

COROT.

269

politique qu'à une adoration fétichiste, fut choqué de ce que le roi semblait faire un effort. Est-ce qu'un regard du roi ne suffit pas pour décider la victoire et faire naître les talents? La statue de Louis XIV, reconnue indigne de transmettre à la postérité les traits d'un pareil monarque, fut retouchée et finalement métamorphosée en un Curtius qui se dévoue aux dieux infernaux. Quatre-vingt-treize n'aurait pas mieux fait. Ainsi transformée, elle n'eut même pas les honneurs du parc de Versailles, et on la plaça au bout de la pièce d'eau des Suisses, à l'entrée du bois de Satory, où elle est encore. De là, l'image du grand roi, travestie en héros républicain, a vu crouler la monarchie, et si, dans la tourmente révolutionnaire, une bande cherchant les portraits des rois pour les détruire est venue à passer par là, elle s'est inclinée devant ce Romain qui se dévoua pour la patrie. Aujourd'hui le promeneur égaré dans ce bois solitaire pourra, devant la statue du Bernin, réfléchir aux vicissitudes humaines, mais il n'y doit pas chercher d'autre impression, car au point de vue de l'art, elle est de la plus absolue médiocrité.

RENÉ MÉNARD.

COROT

(1884)

Les *Études* de Corot sont presque toujours exquises. Il suffit d'en rappeler au hasard quelques-unes, par exemple :

Son délicieux tableau de 1872, *Près d'Arras*, avec ses arbres légèrement estompés sur le ciel et la silhouette de son clocher surgissant dans un lointain doucement lumineux;

Son joli *Souvenir de Ville-d'Array*, de 1869, avec ses maisons entrevues dans des vapeurs et baignées d'une lumière poudroyante qui leur donne des aspects de palais féeriques;

La Vue de Marisselle, avec sa poésie naïve et faite d'éléments si peu recherchés, un chemin montant, un clocher, quelques maisonnettes, un effet gris;

Ou encore son *Soir*, du dernier Salon : des arbres penchés au bord de l'eau et ne formant plus qu'une masse confuse d'où se détache çà et là une branchette folle, délicieusement silhouettée avec ses feuilles tremblantes sur un ciel lumineux, — les derniers rayons qui miroitent sur le flot dormant, — et, au pied des arbres, une vieille blanchisseuse accroupie qui prend dans l'ombre une tournure michelangesque.

Ces simples motifs sont toujours lestement enlevés. Corot a évidemment en horreur ce fini vulgaire qui détruit la spontanéité et trouble toute la franchise de l'impression première. Il est de ceux qui ont osé penser les premiers qu'un tableau est fait dès qu'il est à l'effet, et que tous les ratissages du monde n'y ajoutent rien. Il est devenu ainsi le fondateur et le père de ce qu'on nomme aujourd'hui l'école de l'impression, — système qui peut avoir ses abus, mais qui repose sur une vérité évidente.

Les *Études* de Corot brillent aussi — comparées à ses tableaux composés — par des qualités de netteté particulières. Nulle part ses terrains ne sont mieux établis, — ni ses ciels, — un détail où personne ne l'a égalé — plus prodigieux de lumière, de limpidité, de profondeur, — ni sa perspective plus délicatement juste, plus prestigieuse; s'il y a quelque part une figure cheminant dans un chemin, on peut calculer son éloignement, on la voit marcher, tant les rapports et les valeurs sont exactement observés, tant la note particulière est juste dans la symphonie générale. Ces peintures, qui, de près, n'ont l'air que d'un mauvais frottis jeté au hasard sur la toile, donnent à trois pas toutes les illusions du stéréoscope. Comprend-on, par ce résultat même, tout ce qu'il y a de science et de précision au fond de cette indécision apparente?

Mais ces études se relient à ses poèmes classiques en ceci que là comme ici il est poursuivi,

1. Voir page 241.